

Marée  
basse  
aux  
îles

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Marée basse aux îles / André-Anne G. Dufour

Nom: G. Dufour, Andr ee-Anne, 1992-, auteure

Identifiants: Canadiana 20240018370 | ISBN 9782898670060

Classification: LCC PS8613.A226 M37 2024 | CDD C843/.6-dc23

  2024 Les éditeurs réunis

Couverture: Illustration partiellement cr ee avec l'imagerie générative

Les éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

| **Canada**

* dition*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

*Distribution nationale*

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2024

Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada

ANDRÉE-ANNE G. DUFOUR

Marée  
basse  
aux  
îles



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure  
chez Les Éditeurs réunis

*Amour, suppléance et autres catastrophes, 2022*

*Amour, suppléance et autres catastrophes - Mon premier contrat, 2023*

*Amour, suppléance et autres catastrophes - Problèmes secondaires, 2023*

*À celles et ceux qui ont un jour cherché  
leur pied-de-vent dans la tempête...*



## Liste de lecture

*Last Kiss* – Taylor Swift

*Never Met a Beer* – Tyler Joe Miller et Matt Lang

*Man! I Feel Like a Woman!* – Shania Twain

*Wagon Wheel* – Darius Rucker

*Whiskey On You* – Nate Smith

*Sunrise Tells The Story* - Midland

*Confetti* – Charlotte Cardin

*Black Powder* – Luke Grimes

*Last Night* – Morgan Wallen

*Going, Going, Gone* – Luke Combs

*Blowin' Smoke* – Kacey Musgraves

*Sissy That Walk* – RuPaul

*I Don't Want This Night to End* – Luke Bryan

*Ride* – Chase Rice et Macy Maloy

*Sin So Sweet* – Warren Zeiders

*Betrayal* – Warren Zeiders

*Meet Your Mama* – James Barker Band

*If I Had Only Known* – Reba McEntire

*It's a Great Day to Be Alive* – Travis Tritt

*Oops!... I Did It Again* – Britney Spears

*Nails, Hair, Hips, Heels* – Todrick Hall

*9 to 5* – Dolly Parton

*Roar* – Katy Perry

*Drink in My Hand* – Eric Church

*If Tomorrow Never Comes* – Garth Brooks et Kent Blazy

*Only a Woman* – Matt Lang

*When I Get Where I'm Going* – Brad Paisley et Dolly Parton



# 1

## L'avion qui faisait trop de bruit

Le moteur de l'avion fait du bruit. Beaucoup de bruit. Ce n'est assurément pas le même *trip* que dans un avion de ligne pour se rendre en Europe, là où je devrais être en ce moment si Étienne ne m'avait pas plantée là pour une autre fille, dont j'ignorais complètement l'existence il y a encore quelques semaines juste avant notre départ. Je suis tellement fâchée. J'ai de la peine aussi, même si je n'ai pas versé une seule larme depuis notre rupture. C'est peut-être parce que le désespoir est trop criant. Quand la détresse nous envahit, peut-être qu'on finit par trouver que les larmes sont futiles, je ne sais pas. En plus, je me sens tout le temps un peu niaiseuse. Mes émotions varient en fonction du moment de la journée. Au lever, le matin, c'est plus de la colère. Le soir, quand je suis toute seule chez mes parents, alors que je le sais avec elle, c'est plus de la tristesse. Et le reste du temps, je me trouve conne.

C'est pour ça, entre autres, que j'ai pensé que ce serait une bonne idée de passer l'été avec ma tante Mado, aux Îles-de-la-Madeleine. Je ne la connais pas tant que ça, mais ça fait depuis que j'ai dix-huit ans qu'elle tente de me

convaincre de passer un été chez elle et de travailler dans son casse-croûte pendant la saison touristique. Ça n'était jamais le bon *timing*. Ça ne m'avait jamais vraiment tenté non plus, je dois le dire.

Au début, je voulais passer mes étés avec mes amies. Après, j'ai eu des *chums*. Au pluriel. Pas tout le temps le même, sauf dans les dernières années. L'an passé, je préparais ma candidature pour le doctorat en psychologie en faisant un stage avec un de mes profs, ce qui aurait dû, en théorie, me garantir une place dans le programme. Et cette année, j'avais encore dit non, parce que je devais être en Europe, un voyage pour fêter la fin de mon bac et le début de mes études de deuxième cycle. Mais les plans ont changé rapidement : Étienne m'a quittée et a annulé notre voyage. Et je n'ai pas été acceptée au doctorat, même si tout le monde, incluant moi-même, croyait que ce n'était qu'une formalité pour l'ambitieuse Sammy Roberge. Je revois encore le courriel de refus presque chaque fois que je ferme les yeux. Ça m'arrive de retourner le lire, juste pour être certaine que j'ai bien lu, pour avoir l'absolue certitude que j'ai compris la teneur du message. Je ne sais pas ce qui fait le plus mal entre ma rupture ou ce refus de l'université à faire de moi une doctorante en psychologie.

En plus du reste, comme j'avais tout réservé avec ma propre carte de crédit, c'est moi qui ai dû assumer les frais d'annulation du voyage. Je n'avais même pas pris la peine de prendre une assurance. Pour quelle raison l'aurais-je fait ? Étienne et moi devions passer notre vie ensemble. Il n'a pas voulu payer sa part des frais. Il a affirmé qu'il m'avait dit de prendre une assurance et qu'il n'avait pas à

compenser mon insouciance. Je devais donc me trouver un travail rapidement pour payer la note de quelques milliers de dollars.

Célibataire, sans projet d'avenir et endettée, ce n'est vraiment pas l'endroit où je pensais me trouver à vingt-six ans.

Je me retrouve donc assise dans un petit avion de trente ou quarante passagers, à la fin mai, en train de voler vers les Îles, à froncer les sourcils toute seule en parcourant ma *playlist* remplie de Taylor Swift et de Charlotte Cardin et à vouloir oublier ma vie à Montréal. De mes étés bien remplis à sortir avec des amies et à profiter du beau temps avec mon *chum*, je suis passée à un été triste à ne pas savoir quoi faire des vingt-quatre heures que contiennent mes journées. J'ai vécu les trois dernières années avec Étienne, je me suis éloignée des gens qui m'entouraient, de mes anciennes copines, je pensais qu'il était l'homme de ma vie. Avais-je besoin de quelqu'un d'autre si j'avais vraiment trouvé MA personne ? C'était assez con, quand j'y repense. Pour réutiliser le terme choisi par Étienne, je dirais même que c'était insouciant.

Il y a un petit soubresaut qui fait bouger l'avion. Le bruit me fait douter de sa fiabilité, mais il semble n'y avoir que moi qui ne suis pas à l'aise avec le grondement assourdissant que même mes écouteurs n'arrivent pas à couvrir.

L'hôtesse de l'air offre des petites boîtes de Pringles aux passagers et des bouteilles d'eau. L'homme assis devant moi refuse en faisant signe d'un bras tatoué à la dame. J'y aperçois rapidement un dessin de couteaux bien affûtés et

je me demandais quel genre de personne, à part un ancien prisonnier, voudrait avoir un tatouage du genre. Pourquoi avoir envie de dire au monde entier qu'on a envie de les trancher en fines lamelles? En même temps, plein de gens se promènent avec des tatouages de signes chinois en n'ayant pas la certitude qu'ils signifient réellement les mots «amour», «plaisir» ou «courage».

J'accepte ma collation avec joie, je n'ai pas déjeuné avant de me rendre à l'aéroport. J'étais un peu en retard et pas encore tout à fait certaine de vouloir me rendre aux Îles. Je me disais que si je manquais l'avion, ce serait comme un signe du destin, que je ne devais pas y aller. Disons que ma mère ne m'a pas laissé provoquer le destin et m'a tirée du lit. Je pense qu'elle était fatiguée de me voir affalée dans ma chambre ou dans le salon depuis quelques semaines déjà. Je suis affamée, et en saisissant la petite boîte de chips, je ne peux réprimer un soupir lorsque je constate que les Pringles sont à la crème sure et à l'oignon. Ce n'est pas ce que j'appellerais un déjeuner équilibré. On arrive d'ici une trentaine de minutes je pense, je devrais survivre d'ici là.

Je me concentre sur l'album de Taylor Swift que j'ai téléchargé juste avant de prendre l'avion. On ne pourra pas dire que Sammy Roberge n'a pas le sens des priorités : j'ai préféré avoir une *playlist* bien garnie plutôt qu'un ventre bien rempli. *You told me you loved me, so why did you go away?*<sup>1</sup> chante Taylor Swift, et je regarde dans le petit hublot de l'avion bruyant en me demandant si vraiment

---

1. *Last Kiss*, Taylor Swift.

Étienne le pensait quand il disait m'aimer et vouloir passer sa vie avec moi. Je repense à tous les projets que nous avons faits, couchés dans son lit, après avoir fait l'amour, et je me trouve stupide.

Je ne sais même pas depuis combien de temps ça durait avec cette fille qui est comme sortie de nulle part. Deux semaines? Un mois? Six mois? Il m'a dit que ça n'avait pas d'importance. Et pourtant, ça en a. Ça en a pour moi. Savoir depuis combien de temps j'étais niaiseuse, ç'a de l'importance pour moi. Avoir su que je me retrouverais dans cet avion qui fait trop de bruit quelques années plus tard, je n'aurais jamais accepté son aide pour déboguer mon ordi contre lequel je rageais à voix haute à la bibliothèque de l'université, il y a trois ans en pleine fin de session...

Le commandant annonce que nous sommes en train de descendre et le voyant des ceintures s'allume. Plusieurs secousses s'ensuivent et me prennent de court. C'est finalement une bonne chose que je n'aie pas mangé les Pringles, parce que le mal de cœur s'éveille et je dois respirer fort pour éviter de vomir le peu que contient mon estomac sur le banc devant moi. J'ai pourtant déjà pris l'avion, mais c'est bien la première fois que je monte dans ce que j'aurais envie de qualifier d'avion de brousse.

Nous survolons ce qui me semble être un port et, pendant la descente, j'aperçois un immense bateau de croisière. Cela m'apaise, je ne saurais dire pourquoi. Je me dis que ça aurait pu être pire : j'aurais pu être à bord de ce navire et devoir gérer le mal de mer pendant non pas dix minutes, mais plutôt cinq heures, tel que le voulait le plan initial.

Mes parents avaient le projet de me conduire en voiture jusqu'au traversier à Souris, sur l'Île-du-Prince-Édouard, pour voir un peu de pays. Je ne sais pas trop pourquoi, ils ont finalement décidé de m'acheter un billet d'avion. Je pense ne pas avoir été de très bonne compagnie dans les dernières semaines, peut-être avaient-ils hâte de se débarrasser de moi et qu'un voyage en voiture d'une douzaine d'heures avec moi n'avait rien d'un temps de qualité en famille, en fin de compte.

Enfin, au bout d'une vingtaine de minutes, nous finissons par atterrir et je peux sentir le sol des Îles sous mes pieds. Ce n'est pas l'Espagne, première destination de notre tour d'Europe à Étienne et à moi, mais j'y trouverai quand même quelques plages et des fruits de mer à volonté. Je suppose qu'il faut apprendre à se contenter dans la vie et que c'est mieux que de passer l'été à ruminer mes échecs en sol montréalais et à faire semblant que j'aime réellement faire des barbecues dans des parcs publics.

J'enlève le mode avion de mon téléphone dès que j'entre dans le tout petit aéroport. J'ai vu des McDo plus grands à Montréal. Ma mère me dirait sans doute de changer d'attitude, mais comme elle n'est pas là pour le faire et qu'elle avait l'air heureuse de me voir quitter la maison pour l'été, je continue de bougonner encore un peu.

Je ne vois pas ma tante, elle n'est pourtant pas bien difficile à repérer dans une foule avec sa chevelure rousse, bien que coupée assez court, et ses cinq pieds dix pouces. Chez les Roberge, les cheveux roux et les yeux verts se transmettent de génération en génération. Je pourrais facilement passer

pour la fille de ma tante Mado, plus facilement que pour la fille de ma propre mère je pense. Nous sommes aussi grandes l'une que l'autre et chaque fois qu'elle vient à Montréal, quelqu'un nous demande si nous sommes mère et fille.

Elle n'est pas là.

Je récupère tout de même mes valises. Je croise à nouveau le bras tatoué en récupérant mes bagages alors qu'il prend un étui à guitare qui était juste à côté de mon sac. Ce bras appartient à un gars d'à peu près mon âge qui possède de magnifiques yeux bleus, et je ne peux m'empêcher de faire une comparaison avec le bleu de l'océan ou une autre niaiserie du genre en les voyant. Je suis en peine d'amour, mais pas complètement aveugle. Même s'il est peut-être un tueur en série fraîchement débarqué aux Îles en même temps que moi, je dois admettre qu'un bleu comme ça, on voit ça rarement. Il ne doit pas avoir de difficultés à se trouver de nouvelles victimes pendant ses voyages dans l'archipel. Avec un regard comme celui-là, les risques de tomber dans le panneau sont élevés.

Je sors, au cas où ma tante m'attendrait dans sa voiture. Je croise le regard bleu alors qu'il embarque dans un vieux pick-up conduit par une femme assez âgée. Il me fait un signe de tête et un sourire, comme s'il me connaissait. Peut-être que je me fais des histoires. Peut-être suis-je sa prochaine victime.

Comme il n'y a toujours aucune trace de ma tante, je l'appelle sur son cellulaire.

— Matante ? C'est Sammy. Je suis arrivée...

— Je sais, je sais, je sais. J'ai entendu l'avion passer. Tu m'avais dit que tu arriverais à dix heures. Mais je pensais que tu n'avais pas pris en considération l'heure des Maritimes... J'ai été pris dans l'ouvrage à la cantine. Je suis en route.

Quelques minutes plus tard, je vois apparaître la vieille Mustang rouge de ma tante au bout du stationnement. Elle sort en trombe de sa voiture pour m'aider à y embarquer mes valises.

— Sammy, Sammy, Sammy ! J'ai du mal à croire que tu viens vraiment passer l'été avec moi ! Enfin ! Ça fait quoi ? Dix ans que j'essaie de te convaincre ?

— Huit, je suis rendue à vingt-six ans, matante.

— J'en reviens pas. Tu vas voir qu'on va avoir du *fun* ensemble cet été.

— J'espère bien, oui.

J'essaie de me mettre une face de *party*, mais le cœur n'y est pas trop. La blessure de la trahison d'Étienne est trop fraîche et le désespoir entourant ma candidature refusée au doctorat est trop criant. Mon arrivée en sol madelinot ne fait que me confirmer que toute cette situation est bien réelle. C'est un cauchemar.

Nous prenons la route pour nous rendre jusque chez elle, à Pointe-aux-Loups. Je me rappelle vaguement qu'elle habite une petite maison mauve. Nous sommes venus la visiter une seule fois lorsque j'avais sept ou huit ans, et c'est



le seul souvenir des Îles que je possède. Pendant un an, j'avais demandé à mes parents de repeindre notre maison en mauve. Ils avaient bien évidemment refusé, à mon grand désespoir. Nous ne sommes jamais revenus lui rendre visite ensuite. Le reste du temps, c'est toujours elle qui venait nous voir à Montréal, au moins une fois par année, souvent deux ou trois quand son mari était encore vivant.

Mon oncle Robin est décédé d'une crise cardiaque, il y a une douzaine d'années. Il travaillait dans la cuisine de la cantine avant l'ouverture et a eu un malaise, personne n'était là pour l'aider ni appeler l'ambulance. Ma tante l'a trouvé dans la salle à manger du resto quelques heures plus tard. Même si je le voyais quelques fois par année, je n'ai jamais vraiment eu l'occasion d'apprendre à le connaître.

Je sais par contre qu'il était un vrai Madelinot et qu'il avait rencontré ma tante par hasard, quelque part dans les années 1980, lors d'un voyage dans la métropole pour aller voir les Canadiens de Montréal. Si je me fie au récit que j'ai eu de leur rencontre, histoire racontée presque chaque fois que Mado vient nous visiter à la maison, ils étaient assis l'un à côté de l'autre pendant la partie. À un moment donné, il lui avait demandé de se tasser sur le côté pour qu'il puisse aller aux toilettes et elle avait entendu son accent.

— J'aime votre accent. Ça vient d'où? La Gaspésie?

— Non, je viens des Îles-de-la-Madeleine.

— C'est drôle, je m'appelle Madeleine. Y doit pas avoir beaucoup de Madeleine aux Îles.

— Non, mais je verrais pas d'inconvénient à ce qu'il y en ait une. Je m'appelle Robin.

Un coup de foudre digne d'un film hollywoodien, à ce qui paraît. Ils avaient ensuite échangé leurs numéros de téléphone et vécu une histoire d'amour à distance pendant quelque temps, échangeant des lettres et des appels, puis elle a déménagé aux Îles pour lui. Madeleine est devenue Mado, parce qu'elle-même trouvait ça un peu absurde d'être Madeleine des Îles-de-la-Madeleine. Ils ont ouvert leur casse-croûte et Robin a décidé de lui donner le nom de la femme de sa vie.

Lorsqu'il est décédé, tout le monde a tenté de convaincre ma tante de revenir à Montréal. Mais Mado était devenue une vraie Madelinienne. Je suis malgré tout prête à mettre ma main à couper que l'on ne peut devenir un «vrai» Madelinot sans être né sur l'archipel. Il n'était pas question qu'elle quitte ses Îles et son casse-croûte qu'elle avait construit à la sueur de son front avec l'homme de sa vie. Comme elle n'a pas eu d'enfants, elle habite seule dans sa petite maison mauve et travaille tous les jours l'été pour faire fonctionner sa *business*. Son histoire d'amour est belle, mais triste je trouve. Je ne suis pas certaine que ça me donne le goût de retomber en amour, si c'est pour finir ma vie toute seule dans un casse-croûte perdu quelque part dans le golfe du Saint-Laurent et sentir la patate frite pour le restant de mes jours.

Je regarde défiler le paysage. C'est une journée ensoleillée et les plages se succèdent de chaque côté de la route qui nous mène jusqu'à Pointe-aux-Loups. Alors que la

palette de couleurs en ville se résume essentiellement à du gris, ici, on passe par tous les coloris ou presque, sauf le gris. J'aperçois quelques cerfs-volants colorés pour faire du *kitesurf*. Ils côtoient les oiseaux dans le ciel et j'ai l'impression de regarder une carte postale. Est-ce que ce sont des goélands ou des fous de Bassan ? Je ne saurais pas faire la différence entre les deux même si ma vie en dépendait. Les deux ont-ils le même amour pour les restants de frites ? J'aurai peut-être l'occasion d'apprendre à les différencier au cours de l'été si c'est le cas.

Nous croisons nombre de *pick-up* et de campeurs, même si ma tante affirme que la saison touristique n'est pas encore vraiment commencée chaque fois qu'une roulotte croise notre route.

— C'est encore tranquille ces temps-ci. Les touristes vont juste arriver dans une couple de semaines... Ce doit être quelqu'un d'ici qui s'en va installer sa roulotte pour l'été.

Je ne sais pas pourquoi elle me dit cela. On dirait qu'elle tente de se rassurer elle-même. Craint-elle un achalandage monstre dès l'ouverture de la cantine ?

Les maisons défilent de chaque côté de nous sur la route. Plusieurs sont colorées : il y en a des jaunes, des rouges, des vertes, des bleues... Il y a bien sûr des maisons plus conventionnelles avec des revêtements blancs ou gris, mais une majorité des habitants semble avoir opté pour la couleur. Elles contrastent avec la mer bleue au loin, le paysage orangé des falaises de grès et le gazon vert du sol.

— Pourquoi les maisons sont aussi colorées, matante ?

— C’était pour aider les pêcheurs à se repérer au large, jadis. On m’a déjà dit qu’à une époque, ça aidait aussi le monde à différencier les différentes familles des Îles. Astheure, c’est devenu quelque chose de culturel. Ça nous différencie des maisons grises et beiges dans la grand’ville.

— C’est beau, en tout cas.

— Je suis d’accord avec toi.

Nous nous garons finalement dans l’entrée de la petite maison mauve de mes souvenirs au bout d’une quinzaine de minutes. Je suis frappée par le fait qu’il n’y a presque aucun arbre à des kilomètres à la ronde quand j’observe l’horizon. Ma tante n’a pas vraiment de voisin, la maison la plus proche de la sienne, une petite maison rectangulaire verte, étant à quelques minutes de marche, au moins.

Mado m’aide à rentrer mes valises. Étienne me disait toujours qu’on devrait voyager léger en Europe, que je devrais faire le tri, que je ne pourrais pas apporter dix bikinis dans mon sac à dos. Par esprit de contradiction, j’ai rempli deux grandes valises en perspective de mon été ici. J’ai emporté tous les vêtements qu’il disait être superflus, tous les livres qu’il disait être trop lourds, tous les objets dont on n’était pas cent pour cent certains d’avoir besoin. C’est ma vengeance personnelle sur les restrictions qu’il m’imposait pour notre voyage. Dans tes dents Étienne, je ne vais pas me gêner pour emporter six paires de Lululemon quasi identiques maintenant que tu passes tout ton temps avec une autre.

— J'espère que tu as apporté tout ce qu'il te faut, y a pas de Quartier Dix30 dans l'bout'!

— Ça devrait aller, merci de t'inquiéter, matante.

Bien qu'elle ne soit pas d'ici, ma tante a quand même pris un peu l'accent avec les années. Ça n'a rien à voir avec celui qu'avait mon oncle, jadis, mais c'est quand même là. J'adorais l'écouter quand j'étais petite, j'étais fascinée par sa façon de parler. J'«attrapais» même un peu l'accent lorsqu'il venait nous visiter à Montréal.

Elle me conduit jusqu'à ma chambre à l'étage de sa petite maison. La chambre est toute petite, un lit double y entre de justesse, la table de chevet étant encastrée dans le mur. J'aperçois la chambre principale, celle de ma tante, de l'autre côté du corridor. On dirait que rien n'a bougé depuis la dernière fois où je suis venue. Je croyais avoir tout oublié de mon seul voyage aux Îles, et pourtant, tout me revient clairement en mémoire dès que j'y pose les yeux, comme si cela ne faisait que quelques mois depuis ma dernière visite. J'aperçois la photo de son mariage que je me rappelle avoir vue il y a des années sur sa table de chevet, ses cheveux roux surdimensionnés des années 1980 et la moustache de mon oncle Robin prenant pratiquement tout l'espace disponible dans le cadre. Je continue à me demander si je trouve ça beau ou plutôt profondément triste.

Il y a une étroite garde-robe dans la chambre où je suspends quelques-uns de mes vêtements, pour la forme, ce n'est pas comme si je comptais réellement porter mon *jumpsuit* noir au cours de l'été ou quelque chose de plus chic qu'un legging.

Je m'assois ensuite sur le lit. Je suis fatiguée et assez lasse. Étienne ne veut pas me sortir de la tête et je nous vois en train de boire un café quelque part en Europe. Je regarde un peu au loin pour ravalier ma peine et ma colère. Il faut que j'arrête de penser à lui. Par la fenêtre, j'aperçois la mer. OK, j'accorde aux Îles-de-la-Madeleine des points pour la beauté. J'ai quand même l'impression que ça va me prendre un peu plus que des plages de sable fin pour mettre le point final à ma peine d'amour. Mais soyons optimistes.